Le Tragique malgré lui

Anton Pavlovitch Tchekhov

VISIT…

LANZAROTE Caliente.COM



Anton Pavlovitch Tchekhov

LE TRAGIQUE MALGRÉ LUI

SCÈNE DE VIE EN VILLÉGIATURE

Farce en un acte

1889

Traduit du russe par Denis Roche.

PERSONNAGES

TOLKATCHOV IVAN IVANOVITCH (IVAN IVANYTCH), père de famille.

MOURACHKINE, son ami.

L’action se passe à Pétersbourg dans l’appartement de Mourachkine.

Bureau de Mourachkine. Meubles capitonnés. Mourachkine est assis à sa table à écrire. Entre Tolkatchov, tenant un globe de lampe, un vélocipède d'enfant, trois cartons à chapeaux, un grand paquet de robes, un cabas avec des bouteilles de bière, et beaucoup de petits paquets. Il roule des yeux ahuris et se laisse tomber, complètement anéanti, sur le sofa.

MOURACHKINE. – Bonjour, Ivan Ivanytch ! Quelle bonne fortune !… D'où viens-tu ?

TOLKATCHOV, *essoufflé.* – Mon bon, mon cher… j'ai une prière à t'adresser… Je t'en prie… prête-moi jusqu'à demain un revolver. Sois un ami !

MOURACHKINE. – Quel besoin as-tu d'un revolver ?

TOLKATCHOV. – Il m'en faut un… Oh ! Ciel !… Donne-moi un peu d'eau… Vite, de l'eau !… Il me faut un revolver. J'ai à passer de nuit par un bois sombre et… à tout besoin, prête-moi un revolver. Fais-moi ce plaisir !

MOURACHKINE. – Oh ! tu inventes, Ivan Ivanytch ! Quel diable de bois vas-tu imaginer ? Tu as sans doute quelque idée en tête !… Je vois à ta figure que tu as en tête une mauvaise idée !… Mais qu'as-tu ? Te trouverais-tu mal ?

TOLKATCHOV. – Attends, laisse-moi respirer… Oh ! là, là ! Je suis fourbu comme un chien. J'ai dans tout le corps et dans la tête la sensation d'avoir été mis en escalope. Je n'y peux plus tenir. Sois mon ami ; sans me demander d'explication, sans entrer dans le détail… donne-moi un revolver !… Je t'en prie !

MOURACHKINE. – Allons, assez !… Ivan Ivanytch, es-tu une femmelette ? Voyons, un père de famille, un conseiller d'État !… Rougis !…

TOLKATCHOV. – Moi, un père de famille !… Je suis un martyr ! Je suis une bête de somme, un nègre, un esclave, un poltron qui attend toujours quelque chose, au lieu de s'envoyer dans l'autre monde ! Je suis une chiffe, un imbécile, un idiot ! Pourquoi est-ce que je vis ? Pourquoi ? *(Il se lève.)* Voyons, dis-moi pourquoi je vis. Pourquoi cette suite ininterrompue de souffrances physiques et morales ? Je comprends que l'on soit le martyr d'une idée, bon ! Mais être le martyr d'on ne sait quoi, un martyr de jupes de dames, de globes de lampes, ah ! non ! votre humble serviteur !… Non, non, non ! J'en ai assez,

assez !

MOURACHKINE. – Ne crie pas, les voisins vont entendre.

TOLKATCHOV. – Qu'ils entendent, je m'en moque ! Si tu ne me donnes pas un revolver, un autre m'en donnera un ; mais je ne veux pas rester vivant ! C'est résolu !

MOURACHKINE. – Attends ; tu m'as arraché un bouton. Parle de sang-froid. Je ne comprends toujours pas en quoi ta vie est si mauvaise.

TOLKATCHOV. – En quoi ? Tu le demandes ! Soit, je vais te le raconter ! Soit ! Je vais tout te dire, et peut-être en aurai-je le cœur soulagé… Asseyons-nous ! Eh bien, écoute !… Ah ! mon Dieu, je suffoque !… Ne prenons que la journée d'aujourd'hui. Voyons-la !… Comme tu le sais, de dix à quatre heures, je suis obligé de trimer au bureau. On y étouffe de chaleur. Des mouches, mon vieux, et un désordre à n'y pas croire ! Le secrétaire est en vacances ; Khrapov est parti se marier ; les expéditionnaires sont affolés de villas, d'amour et de spectacles de société. Ils sont tous endormis, flapis, exténués, tellement qu'on n'en peut rien tirer. L'intérim du secrétaire est assuré par un individu sourd de l'oreille gauche, et amoureux. Le public est ahuri ; il ne fait que se jeter de tous côtés et courir ; un méli-mélo à s'en arracher les cheveux ! Un embrouillamini, un casse-tête chinois ! Et un travail fou ! Toujours, toujours le même : renseignements, rapport ; renseignements, rapport – monotone comme la vague suivant la vague. C'est tout simplement, tu entends, à vous en faire sortir les yeux de la tête… Passe-moi de l'eau… On sort du bureau démoli, effiloché. Ne serait-ce pas bien d'aller dîner et de se fourrer au lit ?… Eh bien, non !… Souviens-toi que tu habites une villa à la campagne, autrement dit que tu es un esclave, un torchon, une lavette, un glaçon qui goutte ; et cours tout de suite, comme un barbet, faire les commissions ! Dans nos villas s'est établi un charmant usage. Si un locataire va en ville, toute la racaille villégiaturante, sans parler de sa femme, a le pouvoir et le droit de lui donner un tas de commissions. Mon épouse exige que j'aille tancer la couturière parce qu'elle lui a fait un corsage trop large devant et étroit aux épaules. Il faut changer les souliers de la petite Sonia. À ma belle-sœur acheter pour vingt kopecks de soie ponceau, pareille à l'échantillon, et trois archines de tresse… Mais tiens, attends, voici la liste. *(Il sort de sa poche une liste et la lit.)* Un globe de lampe. Une livre de saucisson. Clous de girofle et cannelle pour cinq kopecks. Huile de ricin pour Micha. Dix livres de sucre en poudre. Prendre à la maison la bassine en cuivre et le mortier à broyer le sucre. Acide phénique, poudre persane, poudre dentifrice, pour dix kopecks ; vingt bouteilles de bière. De l'essence de vinaigre et un corset pour Mlle Chansot, n° 82… Pfouh ! Et prendre à la maison le

pardessus de demi-saison et les caoutchoucs de Micha. Cela, c'est l'ordre de madame et de ma famille. Maintenant, les commissions de nos chères voisines et connaissances, que le diable les emporte ! Demain, chez Vlassine, c'est la fête de Volodia ; il faut lui acheter un vélocipède. La colonelle Vikhrine est dans une position intéressante, et, à ce sujet, je suis obligé d'aller chaque jour chez la sage-femme pour la tenir au courant. Et *et cætera, et cætera.* J'ai cinq listes dans ma poche et mon mouchoir est une corde à nœuds ! Ainsi, mon vieux, dans l'intervalle entre mon bureau et le train, je cours la ville comme un chien, en tirant la langue. Je fais des courses et des courses, en maudissant la vie. Du magasin à la pharmacie, de la pharmacie chez la modiste, de la modiste à la charcuterie, et de là encore à la pharmacie. Ici, tu trébuches, là, tu perds ton argent, en un troisième endroit tu oublies de payer, et on te poursuit en braillant ; en un quatrième, tu marches sur la robe d'une dame… Horreur ! Un pareil exercice endiable et brise tellement que, toute la nuit, vos jointures craquent, et vous rêvez de crocodiles. Enfin, tout est acheté ; les commissions sont faites. Comment, alors, emballer ce fouillis ? Comment empaqueter le lourd mortier de bronze et son pilon avec le globe de la lampe ? ou l'acide phénique avec le thé ? Comment accoupler ensemble les bouteilles de bière et ce vélocipède ? Travail égyptien ! Problème mental ! Rébus ! Tu as beau te rompre la tête, t'ingénier ; au bout du compte, tu casseras ou renverseras quelque chose. Et à la gare, comme en wagon, tu resteras bras ouverts, jambes écartées, soutenant du menton quelque paquet, tout perdu dans les sacs, les cartons, et autres dégoûtations. Dès que le train s'ébranle, les voyageurs se mettent à balancer ton bagage de tous côtés ; tu occupes, avec tes paquets, les places des autres. Ils crient, appellent le contrôleur, menacent de te jeter dehors ; et, toi, tu restes debout, ouvrant des yeux comme un âne battu… Et maintenant, écoute encore… J'arrive à la ville. Il faudrait, après tous mes labeurs, bien boire et bien manger, et ronfler n'est-ce pas ? Mais il n'en sera rien. Ma chère petite femme me guette depuis longtemps. À peine ai-je avalé ma soupe, elle happe l'esclave de Dieu que je suis, et veut filer, mon cher, à un vague spectacle d'amateurs ou à un cercle de danses !… Ne songe pas à protester ! Tu es un mari, et le mot mari, en langage de villégiature, signifie une bête muette sur laquelle on peut monter, et à laquelle on peut faire traîner des fardeaux tant que l'on veut, sans craindre que la société protectrice des animaux n'intervienne. Tu vas à la représentation et tu roules des yeux en boule de loto sur un *Scandale dans une famille noble* ou sur une fade bluette(1) ; tu applaudis sur l'ordre de ton épouse ; tu dépéris, tu languis, tu t'étioles, et tu t'attends à toute minute à avoir une attaque d'apoplexie. Au cercle, tu dois regarder danser ta femme et lui

procurer des cavaliers ; et s'il manque de danseurs, il faut que tu danses toi-même le quadrille. Tu rentres après minuit du théâtre ou du bal. Tu n'es plus un homme ; tu es claqué, bon à mettre au rancart. Enfin tu atteins le but : tu t'es déshabillé et mis au lit. Parfait ! Tu n'as plus qu'à fermer les yeux et à dormir… Tout est si beau, si poétique, si chaud !… Comprends-tu, les enfants ne piaillent pas derrière la cloison ; ta femme n'est pas là ; ta conscience est tranquille ; il n'est rien de mieux. Tu t'assoupis, et tout d'un coup… tout d'un coup… dzz !… Les moustiques !… *(Il sursaute.)* Les moustiques !… Fussent-ils trois fois anathèmes, les maudits !… *(Il lève les poings.)* Les moustiques ! C'est une plaie d'Égypte, c'est l'Inquisition ! Dzz !… Ils bourdonnent si plaintivement, si tristement qu'ils semblent te demander pardon, mais ils te piquent si fort, les scélérats, qu'ensuite tu te gratteras une heure entière. Tu as beau fumer, en tuer, te fourrer sous les couvertures, rien n'y fait ! À la fin des fins, tu craches de dépit et tu te livres au supplice : dévorez-moi, maudits !… Tu n'as pas eu le temps de t'accoutumer aux moustiques que voilà une nouvelle plaie d'Égypte ! Mon épouse, avec ses ténors, se met dans le salon, à étudier des romances… Le jour, ils dorment, et, la nuit, ils préparent des concerts d'amateurs !… Oh ! mon Dieu, ces ténors sont un supplice pire que tous tes moustiques !

Il chante.

Ne dis pas que tu as perdu ta jeunesse…

Je suis devant toi, à nouveau ravi…

Oh ! les mi-sé-ra-bles ! Ils m'ont arraché l'âme ! Pour assourdir un peu leur musique, j'ai inventé ce truc-là : je frappe ma tempe avec mon doigt près de l'oreille. Je frappe ainsi à peu près jusqu'à quatre heures du matin, jusqu'à ce qu'ils partent ! Ah ! mon vieux, donne-moi encore de l'eau !… Je n'en puis plus… Alors, sans avoir fermé l'œil, tu te lèves à six heures, et tu files à la gare pour prendre le train. Tu cours ; tu as peur d'être en retard ; il y a de la boue, du brouillard, il fait froid, brr ! Et, arrivé en ville, remonte la mécanique. Voilà, mon vieux !… Une vie, je te le dis, abjecte. On n'en souhaiterait pas une pareille à son ennemi. Sache-le, j'en suis malade ! J'ai de l'asthme, le feu à l'estomac. J'ai constamment de l'angoisse ; je digère mal, j'ai des vertiges… Le croirais-tu ? Je suis devenu neurasthénique… *(Il regarde autour de lui.)* Mais, cela entre nous… Je veux aller consulter Tchétchotte ou Merjéïevski(2). Il me prend je ne sais quels diables d'accès. Ainsi, dans les minutes d'ennui ou d'hébétement où les cousins piquent et où les ténors chantent, je vois trouble tout à coup ; tout à coup je bondis ; je cours comme un brûlé par toute la maison ; et je crie : « J'ai soif de sang ! J'ai soif de sang ! » Et, en effet, à ce moment-là, j'ai envie de larder quelqu'un à coups de couteau ou de lui

abattre une chaise sur la tête ! Voilà où mène la vie en villégiature !… Et nul ne vous plaint, ne compatit à votre sort. C'est comme s'il devait être ainsi. On en rit, même ! Mais, comprends-moi, je suis un animal : je veux vivre. Ce n'est pas un vaudeville, c'est une tragédie ! Écoute ; si tu ne me donnes pas un revolver, du moins, plains-moi !

MOURACHKINE. – Je te plains.

TOLKATCHOV. – Je le vois comme tu me plains !… Adieu. Je cours chercher les anchois, le saucisson… J'ai encore à prendre de la poudre dentifrice… et ensuite, à la gare.

MOURACHKINE. – Où es-tu en villégiature ?

TOLKATCHOV. – À la Rivière-pourrie.

MOURACHKINE, *joyeux.* – Pas possible ! Écoute, n'y connais-tu pas une personne qui y passe l'été : Olga Pavlovna Finberg ?

TOLKATCHOV. – Oui. Nous sommes en relation.

MOURACHKINE. – Que dis-tu ?… En voilà une rencontre !… Comme ça tombe ! Que c'est gentil de ta part…

TOLKATCHOV. – Quoi donc ?

MOURACHKINE. – Mon bon, mon cher, ne peux-tu me rendre un petit service ? Sois un ami ! Voyons, donne-moi ta parole d'honneur que tu le feras !

TOLKATCHOV. – Quoi ?

MOURACHKINE. – Mais pas comme un service ; par amitié ! Je t'en conjure, mon ami ! D'abord salue Olga Pavlovna de ma part et dis-lui que je suis vivant et que je lui baise la main. Deuxièmement, porte-lui un petit objet. Elle m'a chargé de lui acheter une machine à coudre, à main ; et je n'ai personne pour la lui faire passer… Porte-la-lui, mon ami ! Et, en même temps, cette cage avec un serin… Seulement tu feras attention, la porte n'est pas très solide… Qu'as-tu à me regarder comme ça ?

TOLKATCHOV. – Une machine à coudre… un serin en cage… des tarins, des pinsons…

MOURACHKINE. – Ivan Ivanytch, mais qu'as-tu ? Pourquoi es-tu tout rouge ?

TOLKATCHOV, *trépignant.* – Donne-moi la machine ! Où est la cage ? Monte toi-même à cheval sur mon dos ! Abuse d'un homme ! Torture-le ! Achève-le ! *(Serrant les poings.)* J'ai soif de sang ! de sang ! de sang !

MOURACHKINE. – Tu es devenu fou ?

TOLKATCHOV, *marchant sur lui.* – J'ai soif de sang ! de sang !

MOURACHKINE, *terrifié.* – Il est devenu fou ! *(Appelant.)* Pétrouchka ! Maria ! Où êtes-vous ? Sauvez-moi !

TOLKATCHOV, *le poursuivant dans la chambre.* – J'ai soif de sang ! de sang !

RIDEAU

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :

Ebooks libres et gratuits

http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits

Adresse du site web du groupe :
http://www.ebooksgratuits.com/

—

Mai 2012

—

– Élaboration de ce livre électronique :

Les membres de *Ebooks libres et gratuits* qui ont participé à l'élaboration de ce livre, sont : JacquelineM, Jean-Marc, Matisk, Coolmicro.

– Dispositions :

Les livres que nous mettons à votre disposition, sont des textes libres de droits, que vous pouvez utiliser librement, à une fin non commerciale et non professionnelle. **Tout lien vers notre site est bienvenu…**

– Qualité :

Les textes sont livrés tels quels sans garantie de leur intégrité parfaite par rapport à l'original. Nous rappelons que c'est un travail d'amateurs non rétribués et que nous essayons de promouvoir la culture littéraire avec de maigres moyens.

Votre aide est la bienvenue !

VOUS POUVEZ NOUS AIDER À FAIRE CONNAÎTRE CES CLASSIQUES LITTÉRAIRES.

1 Intitulée *Motia.* (N.d.T.)

2 Psychiatres connus. (N.d.T.)